



AgEcon SEARCH

RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

Discussion

D. Maquart

Citer ce document / Cite this document :

Maquart D. Discussion. In: Économie rurale. N°96, 1973. Le rôle des économistes ruraux. pp. 25-27;

https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1973_num_96_1_2209

Fichier pdf généré le 08/05/2018

DISCUSSION

par D. MAQUART

Chargé de mission à la DATAR

Ce que vient de dire M. Séverac peut, me semble-t-il, se résumer ainsi :

1° Si l'on admet que les sociétés industrielles se caractérisent à la fois par un progrès de la mécanisation des rapports homme/nature et par un progrès de la planification des rapports socio-économiques, c'est-à-dire par un progrès du voulu sur le subi, alors le problème majeur est d'arriver à concilier ces deux logiques, à déterminer qui veut et choisit, qui subit. Problème politique s'il en est.

2° Dans ce processus de conciliation, la science apparaît à la fois comme porteuse d'un extrême danger et d'une espérance.

Extrême danger de par la prétention possible des scientifiques ou de ceux qui les utilisent, à ériger en dogmes et vérités absolues ce qui n'est que savoir lié à une certaine pratique sociale ou théories qui ne sont au plus que des échafaudages, bref à ériger en réel ce qui n'en est qu'images contingentes. En simplifiant encore, c'est le cléricisme scientifique qui est ainsi visé. Ce danger existe, il fut à l'origine du scientisme, il n'est pas sans avoir laissé de traces dans maintes sociétés.

La conciliation recherchée se ferait alors en érigeant en absolu une théorie du monde, une théorie des rapports sociaux. L'histoire nous montre alors que la dictature intellectuelle, qui est mépris de l'homme en esprit, dérive bien vite la dictature politique qui est mépris de l'homme dans ses actes.

Espérance aussi, car la science est une pratique sociale qui transcrit l'expérience humaine dans un langage aussi universel que possible afin d'arriver à une vérité sur le réel. La rationalité scientifique est alors plus une rationalité de démarche qu'une théorie pré-existante.

Cette démarche sociale particulière que constitue la science, peut alors fonder un projet qui est la critique même de la science par les méthodes scientifiques, éclairant ainsi du même coup les pratiques sociales qui en découlent ou s'appuient sur elle.

Le scientifique serait donc dans l'avenir amené à critiquer sa propre connaissance et par là à critiquer des changements qui s'appuient sur elle ou l'utilisent.

Et, s'agissant du rural, c'est-à-dire de la mouvante frontière des sociétés industrielles, l'économiste rural contribuera donc à cette critique exercée à la fois sur le fonctionnement du rural et sur les

possibilités et limites des sociétés industrielles qui lui sont ainsi offertes comme champ de travail.

Voilà, me semble-t-il, l'essentiel de la thèse exposée par M. Séverac, j'espère ne l'avoir pas trahie en la résumant.

Je ne suis pas économiste, pas plus que scientifique ; par goût, caractère et fonction, je me situe à une charnière entre les études, le travail administratif, et l'action politique proprement dite. C'est donc de ce point de vue que je vais tenter de répondre à M. Séverac en cherchant à appliquer la méthode qu'il préconise, réalisant ainsi très modestement un pas dans la direction critique qu'il propose, en incarnant son projet à titre d'esquisse.

Essayons d'abord d'examiner le champ sur lequel l'économiste rural va travailler, champ dont la définition définit en même temps celle de son travail.

Le champ actuel du travail des économistes ruraux me paraît constitué pour l'essentiel de trois ensembles :

- l'exploitation agricole ;
- ses facteurs de production et leur marché, la terre par exemple ;
- ses débouchés et le devenir de ses produits, en allant jusqu'à leur transformation et en incluant certains aspects économiques de la politique agricole.

Ce champ est donc sous-tendu par les hypothèses suivantes :

- rural et agricole sont pratiquement synonymes ;
- l'économiste rural est celui qui s'occupe des produits agricoles, essentiellement alimentaires, de leurs conditions de production et de marché.

Je m'interroge quelque peu sur la validité actuelle et plus encore future de ces hypothèses :

1° Il est de moins en moins évident qu'agricole et rural soient synonymes.

— La transformation actuelle du monde rural, défini au sens INSEE, se marque notamment par la présence croissante en son sein d'activités diverses, soit de production, soit de service, soit de loisirs. Ses relations avec le monde urbain s'accroissent sans cesse.

Il est peut-être singulier que ce vaste mouvement soit si peu étudié par les économistes concernés.

2° Il est non moins surprenant que l'économiste ne s'intéresse qu'aux productions et transferts de valeur liés aux denrées alimentaires, comme si ce monde rural n'était que cela dans notre société.

Il semble bien en effet que le rôle du rural dans notre société soit à examiner selon trois niveaux différents :

a/ **économique** : il reçoit, mal ou bien, des activités auxquelles sont attachées des productions ou transferts de valeur. C'est ce critère évidemment qu'il faut utiliser dans l'analyse :

- les conditions de formation de la valeur ;
- la valeur pour qui et la valeur de quoi ;
- quelles relations existent entre la production de valeur et la localisation rurale.

b/ **culturel** : le rural est porteur de significations :

1° Il est une composante de l'idéologie nationale, composante transmise par l'école à travers l'image de la campagne et de ses habitants.

2° Il est un maillon de la relation culturelle homme-nature : on cherche à retrouver la nature à travers et par le rural. Sans même faire appel au vieux mythe de l'Age d'Or, il n'est que de constater la croissance des résidences secondaires et les flots de voitures le week-end pour en trouver des signes.

En apparence, l'économiste n'a rien à dire à ce niveau, mais ce n'est qu'une apparence.

En effet, par la signification se crée de la valeur, plus exactement encore, certains agents en arrivent à **vendre** ou à **acheter**, des significations. Cela est particulièrement vrai dans deux domaines :

- le tourisme et les loisirs ;
- les produits alimentaires de qualité.

Il serait très intéressant d'étudier quels éléments de signification sont incorporés au circuit marchand, lesquels sont rejetés, comment et au profit de qui la signification devient valeur.

Si la campagne est porteuse de signification, dont celle que j'ai citée, elle est peut-être porteuse aussi d'une société dont la culture n'était pas celle de la société marchande que nous vivons. Le terre, par exemple, n'était pas seulement un facteur de production, elle était lieu de la famille, patrimoine au sens le plus noble du terme, voisin alors de patrie, elle était élément sacré aussi : par elle passait l'intercession constante avec la nature. Or cette société est mourante, sinon morte, et sa culture avec.

Il n'est peut-être pas indifférent de se poser alors la question : quel rôle a joué l'économie rurale dans cette mort, l'économiste fut-il le témoin, peut-être impuissant, ou en fut-il un agent ? Et par là nous touchons peut-être au centre du débat épistémologique.

L'observation des travaux des économistes ruraux montre que ceux-ci s'inscrivent, consciemment ou non, dans la culture actuelle :

— recours constant dans l'économie de l'exploitation aux modèles d'entreprise fondés sur la maximisation du profit ;

— utilisation exclusive du critère monétaire comme expression de la valeur, même dans les modèles complexes ;

— accent mis constamment sur l'économie des agents privés, individualisés.

Autrement dit, se retrouvent dans l'économie rurale les traits essentiels de la culture de l'utilité sur laquelle est fondée notre société :

- le critère normatif de l'action est l'efficacité pour l'agent considéré : est bon ce qui est efficace ;
- l'efficacité de l'action se mesure au profit monétaire qu'elle suscite pour l'agent lui-même.

Or cette économie rurale, par son insertion dans cette culture, s'est interdit d'être le témoin de la mort de la culture paysanne : le comportement paysan fut trop souvent jugé irrationnel et donc mauvais alors qu'il obéissait simplement à d'autres rationalités. Plus important encore, elle fut, parce qu'elle s'érigeait en modèle, parce qu'elle propageait la culture de l'utilité, agent d'expansion de cette culture. Nous sommes ainsi très loin de la science qui se veut les mains blanches, hors de la pratique sociale.

Ceci m'amènerait à penser que si l'économie rurale voulait suivre le chemin tracé par M. Séverac, et je n'en suis pas juge, c'est un renversement presque total qu'elle devrait opérer, je reviendrai sur ce point.

c/ Je voudrais, en effet, dire qu'il existe aussi un troisième niveau d'étude : celui de l'**écologie** :

Le rural contient quantité d'éléments naturels, il est, par contraste avec la ville, le lieu du minimum d'artificialité. Je me demande parfois si une des raisons profondes du malaise urbain n'est pas ce face à face constant de l'homme avec ses créations, avec lui-même en définitive, face à face parfois intolérable en ce qu'il révèle de notre faiblesse. Or le rural, bien que l'agriculture ait été de tous temps ordre imposé par l'homme, subit en ce moment un processus qui le rend de plus en plus artificiel, un processus de dénaturalisation en quelque sorte. Il serait intéressant et utile que l'économiste se penche sur ce phénomène, en analyse les aspects liés à la valeur, établisse les conditions de maintien ou d'évolution des éco-systèmes et des paysages qui en sont souvent l'aspect le plus visible, car la société qui naît peu à peu aura besoin d'insérer dans sa vie les éléments naturels.

Le critère essentiel à utiliser est celui de la stabilité des éco-systèmes d'où découlent des coûts d'opportunité permettant une approche économique du niveau écologique.

Ainsi tracé, le champ de l'économie rurale devient singulièrement différent de l'actuel, les questions que l'on peut poser à cette discipline me semblent pouvoir se rassembler en deux groupes :

- celles qui ont trait à la connaissance même du rural et de son évolution ;
- aspect économique des activités diverses, de la formation et du transfert de valeur, en cherchant à chaque fois qui agit, qui subit, qui gagne, qui perd,

- aspects économiques de la transformation de la signification en valeur,
- aspect économique de l'évolution des éco-systèmes ;
- celles qui permettent d'agir :
 - quelles utilisations compatibles avec la culture dominante peut-on escompter du rural. Par exemple : quels sont les aspects économiques de la déformation d'un paysage rural dans une société urbaine ?
 - si l'on désire aller dans telle ou telle voie, pour des raisons politiques, sur quelles variables économiques peut-on jouer ? Ceci ne s'appliquant pas seulement, je dirai même pas tellement, à des éléments isolés du rural, mais à des pans entiers d'éco-systèmes, dans la perspective d'une société encore plus urbanisée que la nôtre. Si, par exemple, nous désirons maintenir une présence humaine là où elle s'étirole, sur quoi pouvons-nous agir ?

Si l'économie rurale ne s'engage pas dans des voies de ce genre, je crains qu'elle ne disparaisse comme branche autonome du savoir ; à rester ce

qu'elle est, elle risquerait à l'avenir de n'être plus qu'un rameau de l'économie de l'entreprise, sans cesse rapetissé à mesure que l'originalité de l'entreprise agricole disparaît.

Pour terminer, sinon conclure, je reviendrais au projet de M. Séverac, ce qui me permettra de finir de délimiter le champ possible d'une telle discipline. Si elle veut être le témoin de l'évolution sociale, alors elle devrait :

- ne plus proposer comme modèle ce qui n'est que la traduction d'une culture donnée, peut-être déjà ébranlée dans ses fondements, mais au contraire décrire les mécanismes producteurs dans des cultures différentes, expliquer les systèmes de production et de transfert de valeur dans la culture paysanne, en cerner les restes, ceux qui les portent. Je suis persuadé que la culture de demain aura besoin de cela, tant il est vrai que l'innovation ne peut s'alimenter qu'aux sources les plus profondes ;

- être attentive aux changements des systèmes de production et d'échange, étudier les expériences marginales, toute nouveauté est marginale en ses débuts.

Mais le veut-elle, le peut-elle ? La réponse ne m'appartient pas.